

national ; enfin, que ces deux facteurs pris conjointement allaient multiplier les récessions partielles et qu'on s'orienterait vers une récession générale de l'économie impérialiste, certes différente de la grande crise de 1929-1932 tant par son ampleur que par sa durée, mais qui frapperait néanmoins tous les pays impérialistes et dépasserait largement l'ampleur des récessions des vingt dernières années. Deux de ces conclusions se sont déjà vérifiées ; la troisième s'annonce pour les débuts des années soixante-dix.

L'inévitabilité des fluctuations cycliques en économie capitaliste a reçu sa confirmation dans l'éclatement de la première récession réelle en Allemagne occidentale en 1966-67. Cette récession, coïncidant avec la cinquième récession d'après-guerre en Grande-Bretagne, a touché presque tous les pays d'Europe capitaliste ; seule l'Italie a pu y échapper du fait de la récession sérieuse que ce pays avait préalablement connue en 1964. Cette récession, la plus grave en Europe depuis la Seconde Guerre Mondiale, y a amené le nombre de chômeurs au chiffre de trois millions. Mais comme elle a coïncidé avec un « boom » au Japon et une période marquée d'abord par un « boom », puis par un simple fléchissement de courte durée de l'économie américaine (« fléchissement de déstockage »), la récession généralisée dans tout le monde impérialiste a cette fois encore été évitée de justesse.

Cependant, cette récession encore limitée aux principaux pays d'Europe capitaliste a déjà entraîné une aggravation sérieuse de la concurrence inter-impérialiste. La dévaluation de la livre sterling, les mesures prises par l'administration Johnson pour « défendre le dollar », la pénétration massive des constructeurs d'automobiles japonais sur les marchés européen et nord-américain, la compétition entre trusts américains et européens au sein du Marché Commun, la crise que traverse l'intégration économique de l'Europe capitaliste elle-même, ostensiblement provoquée par le refus gaulliste de l'adhésion de la Grande-Bretagne, mais en réalité alimentée surtout par les craintes et les hésitations des principales bourgeoisies devant le ralentissement général de l'expansion de l'économie impérialiste internationale — telles sont les principales manifestations de cette concurrence inter-impérialiste. Elle aboutit fatalement à une nouvelle phase avancée de concentration des capitaux — souvent de concentration internationale de capitaux ! — et tend ainsi à aggraver généralement les phénomènes de capacité de production excédentaire, d'endettement croissant et de baisse du taux de profit des trusts monopolistes. Produites par un premier ralentissement du taux de croissance, cette concurrence et cette concentration accentuées doivent produire à leur tour un nouvel abaissement de ce taux.

Tout concorde ainsi pour rétrécir progressivement la base sur laquelle a pu s'établir depuis trente ans une colossale pyramide d'inflation monétaire et d'endettement. La confiance dans les deux monnaies dites de « réserve » de l'économie capitaliste internationale — le dollar et la livre sterling — est profondément ébranlée. Ceci tend à entraver l'expansion du commerce capitaliste international et à freiner l'expansion des moyens de paiement internationaux. Un retour à l'étalon-or est impossible dans le monde impérialiste en déclin, confronté avec des forces anti-capitalistes puissantes ; il risquerait de provoquer une crise économique d'une gravité insupportable pour le régime.

Mais, en même temps, la poursuite de l'inflation internationale entre en contradiction de plus en plus nette avec les intérêts d'une fraction croissante de la bourgeoisie internationale. La désaffection croissante à l'égard du dollar tend à rétrécir de plus en plus l'expansion des liquidités internationales, à un moment où cette expansion devient une nécessité urgente pour